

A propos du texte de John de Witt

Sarah Schulmann

Le 26 mai 2020

La contribution de John De Witt vise à établir l'importance de l'écriture automatique, comme procès d'écriture qui, à partir des Surréalistes, a pu faire se croiser les textes de Lacan (et au passage nourrir une polémique avec Anzieu) et Blanchot.

Les Surréalistes faisaient valoir le fait que l'accès à l'écriture automatique était une voie d'entrée directe vers la potentialité créative de l'inconscient, par la levée de l'inhibition un lien était ainsi tendu avec la psychanalyse : association libre, importance accordée au rêve, fantasme, le souffle prend possession de la parole et de l'écriture. Par ailleurs au sortir de la guerre, une recherche véritable et érudite avait nourri leurs élaborations en particulier sur la folie et le traitement psychique tel qu'il était pratiqué par une psychiatrie orientée par les traumatismes de guerre.

Le texte revient sur les incompréhensions respectives de Freud puis les réticences de Lacan quant à la portée des textes produits « sous la dictée » de l'inconscient par les Surréalistes, ainsi que sur le « dévoilement » de l'inconscient qu'il fallait en attendre.

Le rejoint Pontalis : *« Venant à la défense de Freud, c'est aussi au nom d'une absence d'œuvre que Jean-Bertrand Pontalis croit congédier les surréalistes du champ de l'art, non pas parce qu'ils seraient des fous, mais parce qu'ils n'en seraient que des simulateurs qui détruisent le travail psychique de la métaphore qui est nécessaire pour la création » (J De Witt).*

Je voudrais ajouter peut être en développement que l'écriture de Blanchot est caractérisée entre autres facettes par un refus de la métaphore, comme une barre posée à l'endroit de la fuite dans l'image ce qui serait le frein à l'adhésion de Blanchot au Surréalisme, mais cela pourrait peut être se creuser et discuter avec J De Witt.

Freud ne se laissait pas emporter par la créativité déployée par les écrivains dans lesquels il ne voyait que des « fous intégraux », du fait en particulier de leur incapacité à faire œuvre (« des

fous intégraux »), mais aussi le débridement psychique, hors de saisie, des productions surréalistes et de leur mode de création. Ce ne serait pas l'inconscient qui « parlerait » au travers des créations mais d'avantage une mobilisation du champ préconscient/inconscient. On ne rend pas compte si aisément de l'inconscient, par une compétence acquise même si elle déroge au commun, l'association libre n'est pas la manifestation d'une imagination débridée hors de ses gonds mais à l'inverse révèle la structuration subjective en attente.

Pour Lacan la critique du Surréalisme se structure au fur et à mesure de sa propre élaboration de « l'inconscient structuré comme un langage », c'est le « comme », qui est ici à considérer, il n'y a pas de dire direct de l'inconscient qui parlerait en « langue », et c'est cet écart qui pousse au dire. En effet la mise au jour de l'inconscient par l'écriture automatique dévoile plus largement le lien entre l'homme et l'ordre symbolique comme il en reprend la formulation dans le Discours de Rome de 1953, ce dévoilement est un leurre et n'est pas assuré. Ainsi les Surréalistes trouvent un *automaton* qui existerait sans leur trouvaille : c'est l'*automaton* qu'il fallait dévoiler et non pas l'imaginaire sans son soubassement symbolique.

Les questions que pose le texte de J De Witt sont de plusieurs ordres : comment Lacan et Blanchot depuis leur champ respectif considèrent ils le mouvement Surréaliste et en sont-ils traversés, en d'autres termes cela pourrait être comment vivent-ils leur temps et « l'esprit nouveau » provocateur qu'il porte ? Lacan n'a pas tout de suite écarté les approches surréalistes concernant la psychose, la paranoïa comme création solaire de projections, qui n'est pas sans évoquer Schreber, et le passage à l'acte comme de fulgurance créatrice : il a rencontré Dali en particulier qui nourrit sa recherche auto centrée sur la paranoïa.

Tout d'abord, peut être, par l'amitié, (c'est une dimension importante et peut-être pas suffisamment abordée dans le texte), les amitiés et une forme de fidélité aux figures du mouvement qui semblent accompagner la vie aussi bien de Lacan que celle de Blanchot, soit un ensemble de nœuds qui pourraient venir éclairer leur accroche respective au mouvement comme manifestation ostentatoire de formes spectaculaires qui est celle de leur époque et milieu?

On peut rappeler dans ce sens qu'ils ont à peu près le même âge : Blanchot né en 1907 et Lacan en 1901, une même traversée historique inouïe et étrangement un même milieu aisé et la même attache à la droite maurassienne, (sans doute y aurait-il à creuser, peut être sur le versant de la subversion).

Sans doute aussi à travers la singulière, « écriture automatique », la forme de libération du langage à laquelle elle engage, avec la pratique poétique qui s'y attache, voire parfois le rituel qui l'accompagne : affranchissement du langage par un accès à l'automatisme de la parole dégagée des barrières logiques et inhibitrices, détachement parfois provoqué par des adjuvants, qui régissent la production langagière et en détache les liens jusqu'à la production d'éclats brillants de pure création.

Comment la pratique de l'écriture automatique et la théorie qui s'en infère donnent-elles voix à des abords différenciés ?

Blanchot traite le Surréalisme semble-t-il selon ses propres polarités : le Surréalisme n'a pas d'origine établie, c'est depuis toujours qu'une potentialité liée à la créativité sans auteur, au consentement à la contingence, dont les Surréalistes, qui se prêtent à l'expérience de l'écriture automatique, ne sont que les passeurs. « Il y a dans chaque personne qui écrit une vocation surréaliste » ; C'est l'idée de Blanchot que de considérer que le porteur de cette langue libérée est quelconque, sans talent avéré, il suffit d'être écrivain et de se laisser gagner par la force intrinsèque de la langue. De fait cela assure qu'elle perdurera après lui, au-delà de lui et ainsi une diffusion générale, désarrimée du nom.

On peut toutefois convenir que les Surréalistes n'étaient pas également versés dans cette pratique, des figures émergent : Breton mais aussi Péret, Soupault, Desnos, Eluard, Crevel...et ce sont bien donc les noms qui restent, au-delà du procédé.

Mais il me semble que Blanchot dans sa pratique d'écriture vise l'effacement toujours à l'œuvre, et il faudrait interroger le procès qui lie écriture/lecture ; pas l'un sans l'autre ; c'est cette place de lecteur qui est absente de l'écriture automatique. Seul le produit existe, si agalmatique dans son mode d'apparition.

Quand Blanchot parle du Surréalisme comme « pure pratique d'existence » et qu'il relit le mouvement comme « est et a toujours été une expérience collective » (cité par de Witte). Il faut peut être faire le lien avec sa participation aux événements politiques d'après guerre qui étaient des pratiques collectives. Que ce soit la déclaration au droit à l'insoumission pendant la guerre d'Algérie, les événements de 68, le projet de Revue internationale, les luttes en Europe de l'Est, Comité d'action étudiants-écrivains, il se fait un parmi d'autres, et apporte sa part, parfois sans nomination, aux productions auxquelles elles donnent lieu, mais aussi simplement par une présence constante. Il y a bien tropisme pour l'expérience collective qu'il

est toujours prêt à relancer avec exigence, se laissant entraîner par la séduction des inscriptions lapidaires qui maculent les murs des campus et des usines, jusqu'à clamer « Plus de livres, plus jamais de livre » ! La forme « livre » ayant été rendue exsangue par la mise en question portée par les révoltes étudiantes.

C'est bien en effet la différence avec Lacan.

« Cette représentation du surréalisme ne peut donc que rendre caduque son ambition émancipatrice. En croyant libérer l'homme, il ne fait que lui enlever le mirage de sa liberté, le remettant plus solidement dans sa place d'assujéti. Lacan ne cachait jamais sa méfiance à l'égard de toute révolution, terme qu'il aimait ramener en arrière à sa racine étymologique. La révolution, contrairement à la subversion qui, elle, introduit un véritable changement, signifie avant tout « ramener en arrière ». (J De Witt)

Lacan ne se laisse pas attraper par la séduction surréaliste, il considère que le mouvement tombe dans le piège de l'imaginaire, en opérant bien une révolution, mais sans gain et stérile. Il aura la même posture à l'endroit des étudiants révoltés qui croient avoir renversé la table mais seront piégés par leur contestation de l'ordre établi, ils ne feront que mettre au jour les ressorts du jeu de dupe dont ils sortiront d'avantage contraints par le maître qu'ils auront contribué à faire advenir.

Blanchot analyse le Surréalisme et l'écriture automatique depuis une notion particulièrement aigüe, celle de l'idéologie du continu :

« Ces derniers trois mots annoncent l'approche singulière de Blanchot, qui est de rendre justice au surréalisme, non pas avec des louanges édulcorantes, mais en exposant sévèrement ses failles. Ni détracteur dédaigneux ni défenseur aveugle, il vise avec sa critique à rouvrir la discontinuité radicale que le surréalisme avait introduite mais qui avait été comme suturée, en premier par lui-même. Si l'écriture automatique a été tentée par le leurre de l'immédiateté, c'est en raison d'une « idéologie du continu [...] dont le surréalisme est moins responsable qu'il n'en a été victime, et Blanchot rajoute, comme l'a été Freud. » C'est cette idéologie du continu que Blanchot condamne pour affirmer l'exigence de discontinuité surréaliste, comme l'a fait d'ailleurs Lacan, dans son retour à Freud, en rouvrant la béance radicale de l'inconscient qui s'était refermée. Dans les deux cas, nous avons le meilleur qu'on peut attendre de la lecture : l'approche d'un acte d'écriture. » (J de Witte)

Cette analyse pose la question de l'écriture pour Blanchot, en tant qu'elle se situe absolument hors de la rationalité, de « l'idéologie » du continu dans la mise en continuité, pas l'un sans l'autre, c'est-à-dire que l'écriture est en continu dans le discontinu. En témoigne le fragmentaire, le « désarrangement », l'échappement sur quoi l'écriture automatique ouvre une percée, mais c'est encore pour Blanchot un acte politique.